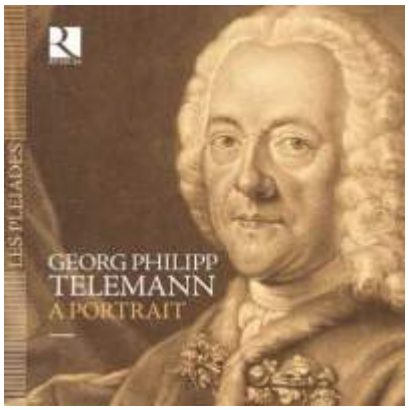
CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar).



CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar). Pour l'année 2017, celle qui marque le 250è anniversaire de la mort du compositeur, phénix d'Hambourg, Ricercar réédite nombre de ses archives légendaires pour composer un premier coffret des plus réjouissants, démontrant cette excellence musicale dont Telemann est l'insigne garant, opérant avec tact, style, élégance, dans tous les genres connus à son époque ; vrai arbitre du bon goût et génie assuré dans la musique de chambre, concertante, lyrique, sacrée… Les enregistrements regroupés s'étalent sur 30 années d'interprétation et de recherche continue, soit de 1983 à 2013. L'acuité participative, la forte caractérisation individuelle étant les clés d'une écriture qui allie comme peu virtuosité, invention mélodique et profondeur. Parassent donc ici les ensembles Ricercar consort (dont en 1983, Philippe Pierlot et Mark Minkowski…), La Pastorella, Lingua Franca, Eolus, Syntagma Amici, et les solistes Greta de Reyghere, James Bowman et Henri Ledroit, Guy de Mey, Max Van Egmont…
L'auditeur goûtera la suavité mordante de la flûte concertante (CD1, soliste : Frédéric de Roos) ; la vitalité imaginative des Quatuor, Trios, Sonates (CD2 : Ricercar Consort en 1999 et Syntagma Amici en 2010 – CD3 : Ricercar Consort en 1991, Lingua Franca (Sonate TWV41:B6) ; la facilité égale dans diverses compositions de circonstance : marche, menuet, Air de trompette, Sonates et « Parthie » (CD4 par Eolus en 2013, et

Lingua Franca en 2009) ; l'agilité pastorale et virtuose des Sonates pour flûte alto (CD5, La Pastorella avec Frédéric de Roos et Ptrick Denecker, flûtes, en 1996). Complément utile pour connaître l'autre facette plus profonde et épurée, directe, du compositeur mondain, son inspiration sacrée dans la fameuse **Passion selon St-Mathieu / Matthäus-Passion**, de 1746 (TWV 5:31 / Les Agrémens, sous la direction de Wieland Kuijken, 2002), dépouillée de toute solennité (comme c'est le cas de celle de JS Bach : pas d'ouverture au souffle spirituel haletant, ni de continuo fastueux), mais l'observance de l'austérité et de la franchise luthérienne où brille le recitatif et la ferveur individuelle des arias qui disent la compassion et la prière fervente du croyant-pêcheur. Ainsi s'accomplit le drame avec une économie et une efficacité narrative dépassant tout ce qui a été entendu jusque là : d'autant que l'excellent **Choeur de chambre de Namur** apporte sa coloration précise et magnifiquement incarnée, dans chacun des chorals (avec ce sentiment de plénitude sereine absolue et souveraine consolation, dans le dernier : « Dess sollen wir uns trösten »). **Stéphane Van Dijck** y fait un convaincant bien que fragile, Evangéliste (en cela parfaitement humain), cependant que la basse Eric Frithjof convainc tout autant dans le rôle de Jésus. Le choix de placer en « bonus », la cantate funèbre de Daniel (Du aber Daniel, gehe hin, TWV 4:17, mars 1990) s'avère un excellent complément, d'autant que règnent les diseurs baroques devenus légendaires : James Bowmann et Guy de Mey, avec des instrumentistes devenus depuis chefs et créateurs de leur propre ensemble : Minkowski ou Hugo Reyne, maîtrisant respectivement basson et hautbois. La musicalité rayonnante qui s'en dégage s'avère irrésistible (réalisation mystique du continuo, surtout dans la Sonata d'ouverture). Les 3 Cantates qui ferment cette somptueuse compilation ne pouvaient être mieux servies par **Henri Ledroit**, au timbre délicat, nuancé et murmuré, angélique, humain, bouleversant qui articule et sublime chaque inflexion du texte, en sublime la matière linguistique (ancienne abbaye de Stavelot, 1983).

_____

CD, coffret, critique. GEORG PHILIPP TELEMANN (1681 – 1767). A Portrait (8 cd Ricercar RIC 375). Musique de chambre, Mathäus-Passion, Cantates (Henri Ledroit)… CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017 – durée totale : 9 h 57 mn.

LIRE aussi **notre dossier TELEMANN 2017**

CD, critique. NEUKOMM : Requiem pour Louis XVI (Malgoire, 1 cd Alpha – 2016)



CD, critique. NEUKOMM : Requiem pour Louis XVI (Malgoire, 1 cd Alpha – 2016). Personnalité européenne et même transatlantique (comme actuellement le chef Bruno Procopio grand défenseur de Neukomm comme JC Malgoire), Sigismund (van) Neukomm (1778-1858) inspire au fondateur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing, la poursuite d'une exploration profitable. Après avoir ressusciter la version du Requiem de Mozart, avec l'apport de Neukomm pour la dernière section, voici du compositeur autrichien (comme Mozart), ce fameux Requiem, qu'il composa pour le Congrès de Vienne en janvier 1815, quand il s'agissait de défaire l'empire napoléonien, et restaurer l'ordre ancien, monarchique et Bourbon… A cause planétaire, auteur à l'échelle mondiale : de fait Neukomm oeuvra à Vienne, Saint-Pétersbourg, sans omettre Rio de Janeiro où il composa pour la cour royale du Portugal

en exil au Nouveau Monde, – son style européen, néo classique, entre Mozart et Salieri, fut avant Gluck, un standard apprécié de toutes les Cours. Son côté conforme et politiquement correct, inspira à Talleyrand, arbitre politique des années post Napoléonienne, le meilleur sentiment : Neukomm fut compositeur mais aussi ambassadeur, finalement naturalisé français grâce à la protection de son mentor Talleyrand qui lui commanda nombre de partitions lors de ses missions diplomatiques.

Requiem pour Louis XVI Solennité et raffinement lacrymaux

Ecartant toute virtuosité malséante, – conformité au recueillement sombre imposé par le sujet, Neukomm emploie donc en 1815, un chœur double, sans solistes, et a cappella : dirigeant pour la création l'un des chœurs, Salieri dirigeant le second. S'appuyant sur le manuscrit de Neukomm conservé à la BNF, Jean-Claude Malgoire retient de son côté pour cette exhumation d'un grand raffinement, la version pour un choeur et quatre solistes (remplaçant ainsi le second chœur de la version de la création à Vienne).
Avec sa marche funèbre, – glas sonore d'une indiscutable majesté tragique, puis son Miserere – à la foois fervent, tendu, déploratif mais d'une charge pudique idéalement maîtrisée, le Requiem de Neukomm dépasse la masse impressionnante d'un Cherubini, pour revenir à une prière subtilement incarné, – plus humaine que solennelle.
Tout le travail de JC Malgoire qui regroupe autour de lui de fidèles partenaires, souligne cette épure chorale, solennelle, en ses nuances grises, vrai travail de grisaille, dans la subtilité et l'intimité de l'intention : les plus critiques regretteront une emphase linéaire sans accents ni « effets »

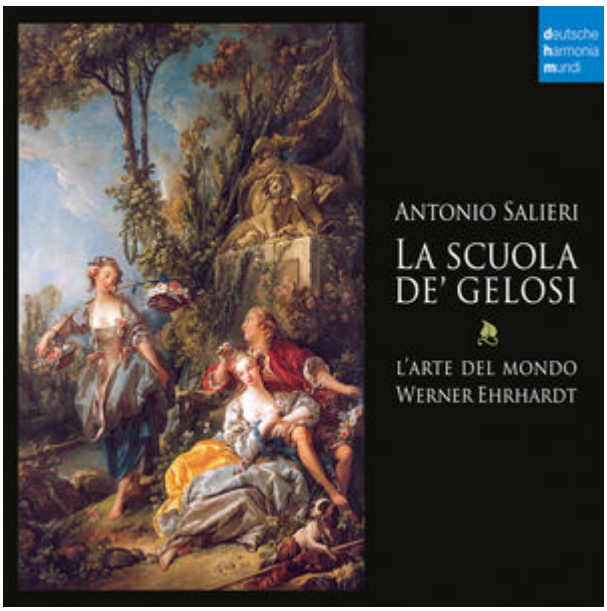
lugubres ; les autres plus connaisseurs et après une écoute attentive, apprécieront la finesse de l'articulation d'une ample prière lacrymale, qui n'écarte pas des sommations terribles (Rex tremendae) ni une angoisse syncopée, plus « dramatique » (solistes du Liber scriptus). Le Choeur de chambre de Namur atteint l'excellence dans la clarté et la transparence d'un texte jamais répété, et qui déploie une grandeur sombre irrésistible, en particulier dans le dernier épisode, de loin le plus déchirant. La réussite de Neukomm, compositeur pour les Grands, sait être majestueux sans la pompe lénifiante de beaucoup de partitions de circonstance. Saluons le chef d'affirmer ainsi une passionnante intuition défricheuse, comme l'affinité de ses troupes – Grande Ecurie et Chambre du Roy, convoqués pour cette royale célébration pleine de panache et de vie.



Neukomm, contemporain du dernier Mozart, ne pouvait connaître de meilleures conditions pour renaître ; d'autant que récemment, le jeune chef franco-brésilien, **Bruno Procopio** a ressuscité la Missa Solemnis, Messe Solennelle, avec une acuité expressive plus que conviancante au TCE à Paris, début décembre 2016, lors d'un concert croisant Paris et Rio, à la tête de l'orchestre Lamoureux, l'un des meilleurs concerts de la saison symphonique à notre avis. **VOIR notre reportage vidéo : Brésil sacré, Brésil Profane / Bruno Procopio dirige l'Orchestre Lamoureux, décembre 2016 (Paris, TCE) : Milhaud, Villa-Lobos, Jobim, Messe solennelle de Neukomm.**

CD, critique. NEUKOMM : Requiem pour Louis XVI (Malgoire, 1 cd Alpha – 2016)

CD, compte rendu critique. SALIERI : La Scuola de'Gelosi / Werner Ehrhardt (3 cd DHM – 2015)



CD, compte rendu critique. SALIERI : La Scuola de'Gelosi / Werner Ehrhardt (3 cd DHM – 2015). Dès 1778 dans ce joyau comique palpitant, **le jeune Salieri à Venise** affirme un génie de l'élégance qui porte toutes les situations et aussi le profil de chacun des individus formant les couples amoureux, croisés, éprouvés en un savant marivaudage, cocasse et savoureux. Salieri y recycle toute l'inventivité des Napolitains, acclimatée à une langue très variée, jamais formellement prévisible (ce goût et cette richesse mélodique admirés par Goethe), égalant les opéras toujours trop méconnus et mésestimés de Haydn pour Esterhaza, annonçant directement le meilleur Mozart, celui des *Noces de Figaro* et de *Cosi fan tutte* : ici les personnages, pris dans leur propre piège, éprouvent, exultent, s'abandonnent. En maître du théâtre mélodramatique, surtout sentimental, à l'époque où Greuze invente la peinture de genre néoclassique, Salieri conçoit un opéra qui brille par la vivacité des situations, l'esprit comme la grâce des caractères sur le fil. Il est évident que cette ***Scuola de'Gelosi***, annonce 8 ans avant, *Les Noces de Figaro* (nervosité et élégance), surtout *Cosi* (vérité et déjà

nuance nostalgique et presque sombre dans la coupe des duos et trios, finale du I). **A 28 ans, Salieri se montre beaucoup plus libre et pétillant** que dans le genre seria : moins contraint et proche de la vie, enchaînant les perles comiques, véritables pépites théâtrales (sans omettre le surgissement d'une vérité plus sombre et cynique comme l'air de Blasio le précise au II, préfiguration de l'Air de la Calomnie des *Noces*) : ici s'éprouvent les couples, leur désir ; dans l'abattage prérossinien des recitatifs et des duos, dans la frénésie vertigineuse des finales, s'affirme l'âge d'or du genre buffa. *La Scuola de'Gelosi* fut un triomphe sur toutes les scènes d'Europe (Dresde, Vienne, Paris, Prague…). Salieri renouvelle alors les triomphes de son prédécesseur comique, Cimarosa On relève surtout l'énergie contradictoire des finales, embrasés par l'implosion du corps social que les intrigues répétées tendent à produire et la résistance à l'inverse que les plus loyaux ne cessent d'affirmer.





Quand Salieri prépare Mozart…

Les Gelosi de Salieri : Un joyau comique prémozartien



La valeur de cette captation live (qui assure vie et tension aux côtés de leur implication vocale) tient au profil des chanteurs qui savent idéalement caractériser, en complicité d'élégance (et d'humour) chacun de leur air, chacune des situations : baryton élégantisisme (**Florian Götz** en Lumaca, rustre mais naturellement raffiné : il pourrait chanter Le Comte et Guglielmo chez Mozart), ténors tout en séduction (**Emiliano d'Aguanno** en comte, agité par la cabriole / **Patrick Vogel** en lieutenant, de plus en plus malicieux,

manipulateur) ; même esprit piquant et expressif chez les femmes : épatantes, l'Ernesta de **Roberta Mameli**, comme le rôle clé de la comtesse, **Francesca Mazzulli Lombardi** : son grand air du II (plus de 6 mn, le plus long de l'ouvrage) indique la profondeur axiale du personnage qui sait répondre à la déloyauté de son époux volage (*Ah, sia già de'miei sospiri…*).



Sous étiquette DHM, cette « école des jaloux » / Scuola de'Gelosi de Salieri (qui annonce l'école des amants, ou *Cosi fan tutte* de Mozart plus tardif) mérite assurément le meilleur accueil comme il confirme le talent désormais bien installé d'un chef et de son ensemble parmi les nouveaux défenseurs des répertoires baroques, classiques, préromantiques… Voici sans conteste un nouveau joyau lyrique révélé grâce au chef **Werner Ehrhardt** et son ensemble **L'Arte del Mondo**; les musiciens poursuivent ainsi un partenariat discographqiue avec DHM / Sony classical, plutôt bénéfique. CLASSIQUENEWS avait distingué d'un CLIC précédent, la *Clemenza di Tito* (non de Mozart mais de Gluck, enregistré deux ans auparavant en 2013 – lire ci après en bas de page, notre lien vers la critique complète de La Clemenza de Gluck). On retrouve ici, la même pétillance, la poursuite d'un esprit flexible et enjoué qui s'avère des mieux expressifs sur la scène comique ; à l'acuité bondissante de l'orchestre répond la fine caractérisation des solistes, soucieux d'articulation, ambassadeurs d'un réalisme théâtral qui réjouit. L'opéra napolitain préserve l'expérience scénique aux côtés du chant et dans les situations collectives, – affrontements et confrontations-, se réalise un véritable *plaisir* théâtral. Ici **Werner Ehrhardt** reprend la partition vénitienne de 1778 (livret de Caterino Mazzolà) mais plus précisément dans sa

version de 1783, dans l'adaptation de Da Ponte, nouvellement venu à Vienne et très recommandé par son maître Mazzola auprès de Salieri : voilà donc toute la grâce de **Lorenzo Da Ponte (portait ci dessous)** chez Salieri, avant son accomplissement chez Mozart quelques années après. **Joseph II** opérait ainsi un revirement historique : après l'essai d'un singspiel (opéra en langue allemande) avec la création de l'Enlèvement au sérail, *die Entführung aus dem Serail* de 1782, un décret impérial rétablissait la primauté de l'opéra italien sur la scène du Burgtheater.



De fait, la création de *La Scuola de'Gelosi*, perle buffa d'une exceptionnelle élégance, affirme cet essor du parti italien à Vienne. Il en sera bientôt de même à Paris et Versailles, quand Piccinni et surtout Sacchini composeront en France pour Marie-Antoinette, dans les années 1780, réadaptant dans une langue nerveuse, expressive, dramatique (frénétique), la coupe des Lully et de Corneille (voir actuellement en mars 2017, **la recréation de Chimène… de Sacchini, également créé en 1783**). Dans cet enregistrement de décembre 2015, la verve défendue par Salieri / Da Ponte, – l'activité irrésistible de cette jalousie première, stimulante, sujet de bien des avatars…, ne pouvait trouver meilleurs ambassadeurs (les instrumentistes cordes et vents d'époque de l'ensemble **L'Arte del Mundo** créé par **Werner Ehrhardt** en 2014, redoublent de subtilité expressive et de poésie dramatique).

Découverte totale, dévoilant ce raffinement italien à la Cour de Joseph II à Vienne. Aucun doute à présent : le meilleur Mozart connaissait les derniers aboutissements du Salieri comique, insolent, raffiné. **La Scuola de'Gelosi** du

précurseur contient déjà l'esprit qui fait le miracle des Noces et de Cosi. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017.**

_____

SALIERI : La Scuola de'Gelosi, Venise /1778, version viennoise de 1783 (livret de Da Ponte à partir de l'original de Mazzola). Comédie en deux actes.

Emanuele d'Aguanno – Conte/Tenor
Francesca Lombardi Mazzulli – Contessa/Sopran
Federico Sacchi – Blasio/Bass
Roberta Mameli – Ernestina/Sopran
Florian Götz – Lumaca/Bass
Milena Storti – Carlotta/Mezzosopran
Patrick Vogel – Tenente/Tenor
L'arte del mondo / Werner Ehrhardt (direction)

2 CD DHM / WDR – Sony classical / parution : fin février 2017.

_____

+ D'INFOS sur l'ensemble Arte del Mundo / Werner Ehrhardt
http://www.lartedelmondo.com/index.php?id=105

_____



Cet enregistrement événement reprécise a contrario de la légende colporté par le cinéma (Amadeus du Tchèque Milos Forman, 1985) et la littérature (roman nouvelle Mozart et Salieri de Pouchkine), la vraie coopération entre Mozart et Salieri à Vienne dans les années 1780. A ce titre, une partition commune a été découverte à Prague en février 2016 : c'est encore Da Ponte qui fait le lien entre eux. Il paraît évident aujourd'hui que les deux compositeurs extrêmement talentueux s'estimaient l'un l'autre et connaissaient précisément leur écriture respective, travaillant ainsi avec le même librettiste et poète, **Lorenzo da Ponte (1749-1838).**

CD, compte rendu critique. PHILIP GLASS : Pianos works, oeuvres pour piano. Vikingur Ólafson, piano (1 cd Deutsche Grammophon)



CD, compte rendu critique. PHILIP GLASS : Pianos works, oeuvres pour piano. Vikingur Ólafson, piano (1 cd Deutsche Grammophon). Le feu dans le GLASS… Quasiment 1h20 de bonheur musical, en un temps recomposé, dans ce flux qui se joue des rythmes et des ruptures harmoniques propre à créer cette temporalité hypnotique dont Glass sait nous régaler depuis près de 50 ans… L'islandais Vikingur Olafsson a sélectionné un cycle d'Études, extraites des deux Recueils édités et validés par le compositeur au minimaliste richement suggestif. Pour les 80 ans de Philip Glass, le pianiste Olafsson, diplômé de la Juilliard School de New York, véritable icône de la modernité en Islande, créateur de bon nombre de nouvelles œuvres, fondateur de son propre label aussi, nous régale dans cette succession de climats aux teintes subliminales, dans un toucher précis et clair, miraculeusement sobre, qui nuance décisive, fait toute la part à l'atténuation et la poésie sonore. C'est que le trentenaire (32 ans en 2017) a travaillé avec Glass. Une sorte d'adoubement officiel a été proclamé, soulignant la justesse artistique qui sans cela, s'impose d'elle même, à travers ces 13 sections, dont le début et la fin sont repris de « Opening » extraits de Glassworks (1981) et retravaillé dans ce reprise final par Christian Badzura.

Le pianiste Vikingur Ólafsson fait jaillir des études de Philip Galss, une activité miroitante poétique …

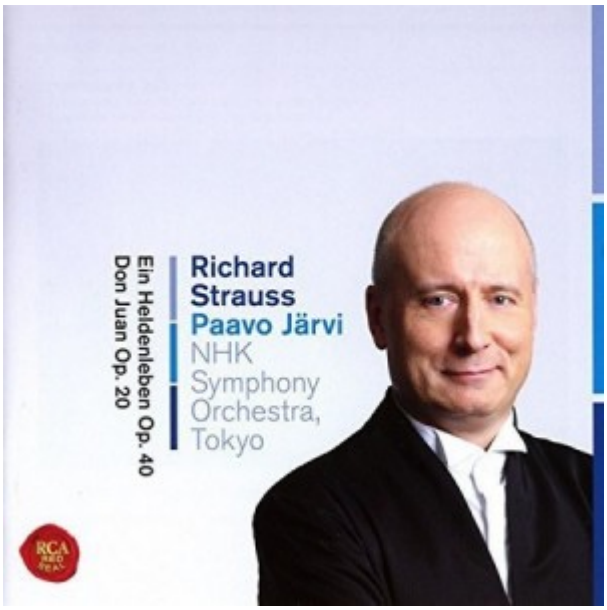
JEUX MULTIPLES SOUS LE GLASS….

Il en découle un jeu d’une rare subtilité intérieure qui fait jaillir sous l’apparente et sévère répétition circulaire et elliptique, une activité souterraine continue, perpétuelle, aux reflets miroitants, qui expriment des métamorphoses sonores infinies, à la fois nostalgiques, sombres, délicatement tragiques. Toute la musique de Glass est une réflexion sur l’écoulement du temps en une rythmique qui remodèle la scansion naturelle. La notion de répétiton prône un arrêt sur image, une suspension d’un temps idéal, qui fait l’économie d’une contrainte d’un développement irréversible et inexorable. Toujours l’énoncé se reproduit, se réitère, comme s’il souhaitait reprendre celui qui l’a précédé mais autrement. Tout découle ce qui précède, en renouvelant à chaque section, une vision neuve : le jeu d’Olafsson permet d’inscrire cet esthétique à la fois créative et nostalgique dans un flux organique homogène et cohérent. Du grand art.
La variations, l’écho, sa résonance (plus riche en réalité que le lseul phénomène de dédoublement qui s’affiche dans le visuel de couverture de l’album : portrait du pianiste et son reflet, mêlés…) étant premiers dans cette démarche du miroitement, Olafsson a commandé à l’arrangeur Christian Badzura la réécriture / transcription de Opening et de l’Etude 2 pour Quintette (ici avec les fabuleux complices du Siggi Tsring Quartet), de sorte que 1001 nuances de gris, jamais identtiques s’offrent à nous dans ce fabuleux kaleidoscopes de scintillements suspendus, – grisaille captivante par sa richesse chromatique même. L’album DG est le meilleur enregistrement paru en 2017 célébrant les 80 ans de Philip Glass. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017.

_____

CD, compte rendu critique. PHILIP GLASS : Pianos works, oeuvres pour piano. Vikingur Ólafson, piano (1 cd Deutsche Grammophon) – enregistrement réalisé en octobre 2016 à Reykjavik, Islande. CLIC de CLASSIQUENEWS

CD, compte rendu, critique. RICHARD STRAUSS: Une vie de héros / Ein Heldenleben opus 40, Don Juan opus 20. NHK Symphony Orchestra, Tokyo. Paavo Järvi (1 cd RCA red seal / Sony classical)



CD, compte rendu, critique. RICHARD STRAUSS: Une vie de héros / Ein Heldenleben opus 40, Don Juan opus 20. NHK Symphony Orchestra, Tokyo. Paavo Järvi (1 cd RCA red seal / Sony classical). Enregistré il y a 2 années (février 2015), l'ex directeur musical de l'Orch de Paris, atteint ici un sommet d'effusion nerveuse, avec un soin de la sonorité somptueuse et flamboyante (les cors sont irrésistibles de noblesse caressante et onctueuse), et une intelligibilité instrumentale qui détaille chaque section. Paavo Järvi semble renouer avec l'hédonisme intensément dramatique de son prédécesseur ici, l'excellent chef Wolfgang Sawalich, exploitant la classe élégantissime d'un orchestre nippon qui a toujours su éblouir dans le répertoire germanique post wagnérien. Le songe et le rêve savent surgir dans une étoffe orchestrale somptueuse où scintille la tendre séduction de Don Juan : l'éloquence et la sublime tendresse (hautbois, flûte, clarinette…) que cultive le directeur musical de l'Orchestre japonais fait merveille, gardant toujours cette écoute intérieure, cette atténuation fabuleusement suggestive. Le conteur Strauss gagne en savante orchestration et flux dramatique, avec une attention décuplée pour la variété et l'élégance des combinaisons de timbres. L'eros irrépressible de Don Juan (créé en 1889), inspiré ici de la nouvelle de Lenau (1844), est défendu par un compositeur juvénil (24 ans!), concis, serré, efficace, sachant manier la superbe aventure d'un héros qui de toute façon malgré ses conquêtes, meurt bel et bien à la fois de ce cycle de moins de 20 minutes.

Flamboyance épique de Strauss Paavo Järvi est un staussien de haut style

L’autobiographie Une vie de héros, permet à Strauss, à la maîtrise symphonique désormais indiscutable, de régler ses comptes avec le milieu musical, avec ses proches, en une série d’épisodes plus ou moins masqués. L’oeuvre très ambitieuse, nécessitant un très grand orchestre, est composée 10 ans après Don Juan, pochade géniale de jeunesse et créée en 1899. Autocélébration pour les plus critiques, témoignage sincère et humaniste d’une expérience d’homme et d’artiste, Ein Heldenleben, couronne toute une carrière de narrateur époustouflant qui tout en conduisant l’écriture orchestrale jusqu’à ses limites expressives, ouvre aussi des portes vers le XXè. Ici s’impose la figure du Strauss symphoniste, le plus important alors avec Gustav Mahler, pour la première moitié du XXè (d’ailleurs Ein Heldenleben est quasi contemporain de la IIè « Résurrection » ; et d’une ampleur fraternelle). Dans les 6 sections de cette épopée personnelle, – proclamation de l’intime élevé au rang de héros, Paavo Järvi séduit tout autant que dans Don Juan : somptueuse cohésion organique, flux tendu, nerveux, magnifiquement articulé ; sens du détail, et presque souci jouissif des mariages de timbres, restituant au cycle entier son très grand pouvoir hypnotique grâce à la flamboyance millimétrée des couleurs, teintes mordorées, suprême onctuosité de la pâte sonore. Ainsi se dresse d’abord le Héros (1), puis le grotesque du (2), Strauss et ses adversaires (sarcasmes tranchants de la flûte, aigre et mordante) ; suit au violon solo, d’une humeur capricieuse,



séductrice ou amère, voire vindicative, le portrait de Madame Strauss (la cantatrice **Pauline de Ahna**) : immersion dans l'univers domestique que P. Järvi déploie avec un panache intime, à la fois époque et chambriste (superbe premier violon **Fumori Maro Shinozaki**) ; puis c'est le combat, bataille rangée, flamboyante évocation martiale où rugissent flûte, cuivres en armures, jusqu'au cri de victoire en si majeur ; dans la séquence des autocitations (tour à tour, Don Juan, Zarathoustra, Mort et Transfiguration, … catalogue d'expériences et de recherches musicales et pholosophiques sur le sens d'une existence – Strauss n'a que 34 ans), où le compositeur aurait pu paraître vaniteux et lourd, P. Järvi scultpte les références avec une verve narrative régénérée, d'une tendresse indiscutable. Puis comme l'aboutissement de toute une vie, se déploie le chant du cor solennel et mystérieux dans la dernière séquence, celle du repos du héros, annonce des béatitudes et pacifications vers la mort… adieu rassurant en forme de renoncement. L'éloquence de l'orchestre, la direction fine, élégante, suave du chef estonien hisse très haut la réalisation de ce disque en tout point superlatif. Sublime témoignage straussien qui renseigne sur le niveau de l'orchestre japonais NHK de Tokyo. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017.

CD, compte rendu, critique. RICHARD STRAUSS: Une vie de héros / Ein Heldenleben opus 40, Don Juan opus 20. NHK Symphony Orchestra, Tokyo. Paavo Järvi (1 cd RCA red seal / Sony classical)– Tokyo, février 2015. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017.

CD, annonce. SALIERI : La Scuola de'Gelosi / Werner Ehrahardt (3 cd DHM – 2015).



CD, annonce. SALIERI : La Scuola de'Gelosi / Werner Ehrahardt (3 cd DHM – 2015). CLASSIQUENEWS inaugure un nouveau fonctionnement dans ses mises en avant cd, dvd, livres : au moment de la réception des nouveautés, parmi les (très) nombreux envois à la Rédaction, un premier regard qui vaut sélection voire CLIC, notre label d'excellence. Puis la grande critique quand le nouveau titre qu'il s'agisse de la valeur de l'oeuvre ou de l'implication superlative des interprètes, l'exige. Sous étiquette DHM, cette « école des jaloux » / **Scuola de'Gelosi de Salieri** (qui annonce l'école des amants, ou Cosi fan tutte de Mozart plus tardif) mérite assurément le meilleur accueil comme il confirme le talent désormais bien installé d'un chef et de son ensemble parmi les nouveaux défenseurs des répertoires baroques, classiques, préromantiques… Voici sans conteste un nouveau joyau lyrique révélé grâce au chef **Werner Ehrhardt** et son ensemble **L'Arte del Mondo**; les musiciens poursuivent ainsi un partenariat discographqiue avec DHM / Sony classical, plutôt bénéfique. CLASSIQUENEWS avait distingué d'un CLIC précédent, la Clemenza di Tito (non de Mozart mais de Gluck, enregistré deux ans auparavant en 2013). On retrouve ici, la même pétillance, la poursuite d'un esprit flexible et enjoué qui s'avère des mieux expressifs sur la scène comique ; à l'acuité expressive de l'orchestre répond la fine caractérisation des solistes,

soucieux d'articulation, ambassadeurs d'un réalisme théâtral qui réjouit.

SALIERI, génie de la veine buffa



Les productions au disque étant de plus en plus rares, – crise du marché oblige, on se réjouit de cette exhumation en création mondiale, défrichement réjouissant, défendu par une vivacité collective, défendue par l'habile maestro, amateur de buffa napolitain, où l'héritage des Pergolesi et Jommelli sont revivifiés par un Salieri, qui à Venise en 1779, se montre tout aussi inspiré par la veine légère, délirante. Même si comparé à Mozart, l'écriture paraît plus convenue, formatée, prévisible; Salieri n'atteignant pas à la vérité émotionnelle ni à la profondeur parfois grave de son génial contemporain (et rival à Vienne). Mais le geste de l'excellent chef entend à travers cette série lyrique nouvelle, éclairer les prédécesseurs et contemporains du Mozart viennois, celui le plus bouleversant, portraitiste de l'âme humaine, partenaire de Da Ponte (Les Noces de Figaro, Don Giovanni, Cosi fan tutte).

Ainsi cette heureuse comédie a la truculence et la vivacité émotionnelle des Noces (trio du I – terzetto Contessa, Tenente, Conte), (mais certes pas le cynisme et l'ironie comme la profondeur de Cosi), quoiqu'elle diffuse un réel plaisir communicatif dans la caractérisation des récitatifs qui rétablissent la présence d'un marivaudage théâtral. Grâce à une distribution solide aux tempéraments bien trempés, techniquement affirmés dont surtout les épatants : Lumaca

(Florian Götz), Ernestina (vivante et habitée Roberta Mameli-), Blasio (Federico Sacchi), Contessa qui de scène en scène affirment une intensité énergisante de la situation comique et piquante, qui de fait, se révèle très proche de l'esprit mozartien, … des Noces ; Le Nozze, surtout qui semblent ainsi précédées voire préfigurées dans cette élégance cocasse de chaque instant. Grande critique de l'opéra buffa (1779) de Salieri recréée par Werner Eharhardt / L'Arte del monde **à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.**

_____-

Précédent cd de Werner Eharhardt / L'Arte del monde : **La Clemenza di Tito (3 cd DHM – 2013), CLIC de CLASSIQUENEWS :**



CD. Gluck : La Clemenza di Tito (Ehrhardt, 2013). L'ouvrage de Gluck surprend par sa coupe ardente, l'ambition de ses récitatifs (du vrai théâtre lyrique : toute la première scène d'ouverture est du pur théâtre) et ici, une très fine caractérisation des protagonistes (grâce à des airs qui savent développer l'énergie psychologique de chaque profil individuel) : Vitellia, Sesto, Titus, Servillia, c'est à dire le quatuor embrasé des amours éprouvées, en souffrance dont la couleur spécifique fait passer du classicisme au préromantisme… tous déjà sous sa plume et avant Mozart, impose des tempéraments instrumentalement et vocalement passionnants à suivre du début à la fin.

CD, compte rendu critique. BELLINI, ROSSINI, DONIZETTI, VERDI, GIORDANO, CATALANI, PUCCINI… overtures, preludes & intermizzi (Filarmonica della Scala, Ricardo Chailly, juin 2016, 1 cd Decca)



CD, compte rendu critique. BELLINI, ROSSINI, DONIZETTI, VERDI, GIORDANO, CATALANI, PUCCINI… overtures, preludes & intermizzi (Filarmonica della Scala, Ricardo Chailly, juin 2016, 1 cd Decca). Le Verdi d'ouverture (Il finto Stanislao / le Faux Stanislas, 1840) frappe et claque par sa verve tranchante, d'une motricité toute rossinienne ; tandis que dans Il Lombardi alla prima crociata (qui deviendra comme l'on sait Jérusalem pour l'Opéra de Paris), dans le Prélude au III, met en avant les qualités concertantes du premier violon de la Filarmonica scaligène, son efficacité expressive.
La suite réclame davantage d'écoute et rélève l'intérêt car les compositeurs plus tardifs, au tempérament symphoniques, brossent de somptueux paysages, climats intérieurs en liaison avec les situations dramatiques ; ainsi les 4 « véristes » convoqués par Chailly : Catalani, Giordano, Ponchielli, et le dernier du programme : Leoncavallo. Le premier déploie une grâce intérieure miroir pour son héroïne La Wally (1892) ;

ainsi l'intro au III séduit par sa vibration aux cordes, ampleur et souffle d'une âme contemplative et désirante… Puis, le Prélude au II de la très rare Siberia (1903) de Giordano (parsifalien), résonne plus gravement (bassons, et tremolos aux contrebasses…), paysage noir, presque d'apocalypse qui ouvre ensuite vers un monde de vibrations naturalistes, volontairement slave et russophones (par les 4 notes répétées qui citent l'incipit du chant des bateliers de la Volga).
Dansant et léger, – facétieux même, le ballet des heures de La Gioconda de Ponchielli (1876) est le morceau le plus développé; agissant comme un volet ample, indépendant (presque 10 mn) : il redouble de frémissements suggestifs, en une écriture alerte, aux mélodies enivrantes digne des meilleurs ballets parisiens (et Straussien : Johann évidemment pas Richard) ; l'épisode est une pause d'insouciance dans un succession de tableaux tragiques où bientôt l'héroïne a promis de se donner à celui qu'elle haït le plus : Barnaba. Le ballet trouve une belle fluidité aérienne sous la baguette de Chailly très convaincant dans ce volet qui se situe à l'acte III (à la Ca d'oro à Venise précisément).

RICCARDO CHAILLY A LA SCALA : symphonies d'opéras

L'intermezzo de Paggliacci de Leoncavallo renouvelle la grâce intensément dramatique et ivre du meilleur Mascagni (Cavalleria Rusticana et ses sublimes paysages sonores qui marquent également un point d'épanouissement dans la conscience des héros). Le pompeux d'I Medici (1893) qui suit peinent à s'alléger : trop wagnérien, grosse caisse et fanfare à l'appui. Heureusement la lyre plus lyrique et sinueuse de 2è Prélude à l'acte III, très parsifalienne elle aussi, rétablit un pur sentiment de symphonisme pastoral.
Inscrit dans le fantastique, avec ses fanfares malhériennes propre au début du siècle, Mefistofele de Boito (Prélude au

Prologue, dans sa version visionnaire donc de 1876) fait surgir la grande marmite goethéenne : l'opéra de Boito, vaste fresque déroutante par sa démesure même fait résonner l'orchestre à l'échelle du cosmos. Chailly en souligne sans lourdeur la densité des modulations harmoniques d'une authentique modernité alors.
Dans cette traversée orchestrale des grands drames lyriques du XIXè et XXè, se distingue évidemment le kitsh cinématographique de Puccini : ses talents de coloriste, et ses harmonies, comme ses trouvailles mélodiques d'une irrésistible séduction : en cela les deux sections qui illustrent son savoir faire, se détachent nettement ; sens du timbre, construction très précise et juste qui fouille la psyché de ses héros en un symphonisme désormais « psychologique » saisissant. Ivresse, attente, sacrifice de Cio Cio San, la jeune geisha sacrifiée de Madama Butterfly de 1904 (intermezzo), puis la subtilité juvénile, printanière d'Edgar, opéra de jeunesse, encore trop mésestimé : Chailly déploie une sensibilité scintillante et réellement chambriste pour Butterfly dans un épisode de plus de 8 mn ; tandis que le Prélude au IV d'Edgard (1889) laisse transparaître une préfiguration fugace et manifeste de l'Adagietto de la 5è de Mahler (postérieure, créée en 1904). La finesse de la direction captive.

Même s'ils paraissent dans le désordre, Catalani avant Rossini et Bellini…, chacun des compositeurs forment une unité liée au lieu; chaque ouvrage a été créé à la Scala, soulignant le rôle de créateur actif d'un temple lyrique dont l'histoire musicale laisse pantois. Ainsi Chailly récapitule comme une sorte de fresque stylistique où l'auditeur peut des premiers Verdi et Rossini, jusqu'à Leoncavallo, Boito et Puccini, mesurer l'évolution des écritures, du romantisme au vérisme, et aussi l'impact des styles lyriques français, surtout germaniques, en particulier Wagner, sur la conception sonore de l'opéra italien moderne. Programme intéressant, servi par un maître conteur. La réalisation entend en juin 2016 marquer la prise

de fonction de Riccardo Chailly comme nouveau directeur musical de la scène scaligène. Voilà qui rend ses prochaines directions lyriques in loco, … prometteuses. A suivre.

_____

CD, compte rendu critique. BELLINI, ROSSINI, DONIZETTI, VERDI, GIORDANO, CATALANI, PUCCINI… ouvertures, intermèdes (Filarmonica della Scala, Ricardo Chailly, juin 2016, 1 cd Decca)

CD, compte rendu critique. SCHUMANN : Jean-Philippe Collard, piano (avril 2016 – La Dolce Volta).



CD, compte rendu critique. SCHUMANN : Jean-Philippe Collard, piano (avril 2016 – La Dolce Volta). SCHUMANN réinvesti… Jean-Philippe Collard revient à d'anciennes explorations mais avec aujourd'hui, la richesse renouvelée d'une expérience de plus en plus critique. Son Schumann séduit par sa verve vivement articulée, sa versatilité dont le pianiste démêle avec aisance la complexité qui n'est qu'apparente. D'emblée, la saine fluidité, directe, impétueuse qu'il sait distiller dans la **Fantaisie**, s'installe dans un tumulte d'une ardeur et en une conviction juvénile très maîtrisée ; autant de

sincérité immédiate qui prépare et installe le climat du rêve et de l'instabilité (« Durchaus phantastic… »), de l'émerveillement intime surtout, dans les séquences les plus murmurées et pudiques. Le second volet joue l'ivresse parfois chaotique, espiègle et très affirmée. Enfin le dernier épisode de cette même Fantaisie, véritable paysage intérieur d'un accomplissement supérieur révèle toutes les facettes de l'inspiration introspective du Schumann visionnaire et prophétique, qui élargit les champs de conscience et la géographie sonore : à mesure que s'épaissit le sentiment de la volupté et du renoncement mêlés, se réalise toute l'ambivalence d'un Schumann double, – maître du temps et de l'écoulement musical, véritable apôtre de l'épiphanie de l'instant – sublimateur du présent et déjà dans la perte de ce qui est et ne sera jamais plus- ; le jeu de JP Collard en explore les suaves béatitudes, véritable baumes à l'âme. C'est la section la plus réussie de l'album : ici affleurent toutes les passions meurtries, comme assommées, contraintes, celles de deux coeurs promis et destinés l'un à l'autre, Robert et sa future épouse Clara, malgré la loi sadique du père de la jeune pianiste virtuose. Tout est dit dans cette apothéose des sentiments et de la douleur sublimés. Au feu volcanique de cet amour qui surgit de la partition, s'impose la très haute technicité de la partition qui fut non pas dédiée à Clara, mais au virtuose avant tous, Franz Liszt.



Dans les **Kreisleriana**, la versatilité, son éloquence faussement disparate, comme la prodigieuse énergie du cycle des 8 stations opus 16, d'un polyptyque époustouflant par sa fluidité de ton, saisit par sa profonde… cohésion. Là encore la formidable agilité du pianiste ne sacrifie rien à l'urgence ni à la clarté de cette architecture du surgissement et de l'irrépressible élan, comme du souvenir le mieux poli par le filtre de la pudeur la plus nostalgique (plage 6 : « Sehr aufgeregt » : d'une rêverie aux

équilibres souverains). La succession des miniatures ciselées, incandescentes, s'embrase littéralement en un crépitement extatique voire orgasmique d'une superbe construction dramatique. L'instinct mais la grâce d'un discours, l'ivresse mais l'organisation. Tout cela nous est offert dans un fabuleux voyage aux contrastes intelligents et d'une conception géniale dont le pianiste redessine les contours et le mouvement, – fugace, fébrile, d'un labyrinthe véritablement enchanté (conclu dans une dernière note tout aussi évanescente et murmurée). Du grand art.

_____

CD, compte rendu critique. SCHUMANN : Jean-Philippe Collard, piano (enregistré à Soissons en avril 2016 – 1 cd La Dolce Volta)

CD, compte rendu critique. JEAN-SEBASTIAN BACH. Rafal BLECHACZ, piano (1 cd Deutsche Grammophon, 2012-2015).

CD, compte rendu critique. JEAN-SEBASTIAN BACH. Rafal BLECHACZ, piano (1 cd Deutsche Grammophon, 2012-2015). Celui qui s'était révélé, origines obligent, chez Chopin, a muri, – il est né en juin 1985 en Pologne. Le trentenaire s'impose actuellement dans un Bach régénéré, vif, précis, ardent, et d'une sobriété exceptionnellement articulée et naturelle.

L'agilité facétieuse et d'une clarté polyphonique du **Concerto Italien BWV 971**, en sa carrure à la fois distanciée, précise, s'impose d'emblée à l'écoute. Mais le geste d'une netteté lumineuse, ne s'autorisant aucune surenchère d'aucune sorte, laisse respirer une sobriété idéalement retenue. La retenue, la mesure, en toute chose et toute situation produisent leur miraculeuse expressivité. L'Andante du même BWV 971 est d'une grâce tendre qui coule comme une eau limpide, un sommet de concision naturelle et de mesure sobre. Le Presto final emporte toute réserve (s'il y en avait) : facétie, grâce limpide, énoncé et digitalité clairs. L'intelligence technicienne, au service d'un rubato très fluide, soucieux d'un équilibre éloquent à la main gauche comme à la main droite subjugue par son expressivité mordante d'une atténuation toujours indéalement nuancée : quel toucher poli à la perfection, doué de surcroît d'une motricité admirablement réglée pour la souveraine intelligibilité (l'articulation de certains passages déliée, arrondie, – dans la réalisation de certains ornements, est superlative).



La (première) Partita en ses 6 sections enchaînées fait montre d'une idéale et semblable caractérisation comme d'une construction globale superlatives : le Prélude est sobre ; l'Allemande, véloce, volubile et aérienne (ne touche pas terre, avec là encore la réalisation des ornements proche de la perfection : d'une précision caressante et fugace) ; la Courante d'une énergie continue vrai jaillissement éblouit par sa constance scintillante ; l'introspection ornementée de la Sarabande, presque nostalgique, contraste habilement : une déconstruction du temps jusque là écoulé,

redessine un tout autre paysage : bouleversant par sa plénitude sereine; la mise en mouvement tout en jeu d'équilibre contrapuntique des deux Menuets I/II époustoufle par sa précision et sa clarté absolue. Enfin la vélocité de la Gigue conclusive scintille d'un feu liquide, d'une finesse d'intonation confondante : cela coule et résonne de tant de nuances intimes et pudiques.

Plus inquiets, d'une forme faussement instable car d'une construction intérieure parfaite, les Quatre duos investissent des cheminements plus abrupts, moins lumineux que dans une ombre angoissée : l'intonation et le sytle sont d'un interprète caméléon capable de saisir la force émotionnelle et la gravité sous-jacente des partitions; l'étonnante volubilité du jeu envisage de pures abstractions, quasi immatérielles, jeux de formes, constructions mentales (le dernier Duo BWV 805) qui cependant dans l'incarnation qu'en réalisent les mains sur le clavier, se concentrent aussi sur l'énoncé d'une conscience riche en sentiments.

La Fantasia et Fugue BWV 944 traverse un monde entier de sentiments et d'états d'esprit, laissant se déployer avec une grâce d'une exceptionnelle intelligence d'intonation, cette liberté du geste. La virtuosité est servante du parcours émotionnel que sait lui imprimer le pianiste, grâce à des passages murmurés d'une rare puissance d'évocation : le jeu s'y montre miraculeux, tenu dans une suractivité là aussi idéalement mesurée. Le format sonore, la richesse des palettes dynamiques subjuguent par leur esthétique poétique, leur admirable conception poétique.

Après Chopin, Rafal Blechacz éblouit au service de Jean-Sébastien… BACH magicien, rêvé, accompli



Jouer ensuite la **Partita n°3 BWV 827** fait franchir un palier supplémentaire, dans une agilité décuplée, toujours servante d'une précision expressive d'une absolue retenue allusive : parfaite, riche d'allusions, de climats intérieurs souvent bouleversants. L'Allemande est une lévitation tendre, véritable retour à cette innocence perdue à laquelle aspire tous les grands nostalgique. L'affirmation presque belliqueuse

de la Courante déchire le temps, en particulier par cette dilatation des paysages intérieurs dessinés, lancés à l'infini ; la retenue de la Sarabande replie le temps, à l'échelle de l'intime préservé…tandis que le naturel qui semble improvisé de Burlesca et Scherzo (rage superbement articulée) s'invitent dans ce festival de nuances les plus variées.

A ce niveau technique, pour une telle intelligence des dynamiques, il n'est que deux pianistes aujourd'hui capables de tels ivresse et enchantement poétiques : parmi la nouvelle génération, le Britannique **Benjamin Grosvenor et Rafal Blechacz**. Repérez immédiatement leurs prochains concerts : des instants de grâce absolue s'offrent à vous.



Pour conclusion emblématique, car le prodige du piano privilégie l'atténuation et le repli allusif, rien de mieux que la caresse affectueuse du **chorale de la Cantate BWV 147 : « Jésus, que ma joie demeure » (transcription de Myra Hess)**, tout est pacifié, accompli, pardonné. Récital sublime, et depuis les Bach d'une certaine (et légendaire) Rosalyn Tureck que votre serviteur avait eu l'immense privilège de rencontrer dans sa dernière demeure à Oxford, le polonais Rafal Blechacz incarne la vivacité bouleversante d'une compréhension de la musique que l'on pensait perdue. CLIC de CLASSIQUENEWS de février et mars 2017.

_____



CD, compte rendu critique. JEAN-SEBASTIAN BACH. Rafal BLECHACZ, piano (1 cd Deutsche Grammophon, 2012-2015). Enregistrements réalisés en janvier 2012 (BWV 802-805, 825, 944), à Berlin en février 2015 (BWV 147, 827, 971). Toutes les infos sur l'actualité du pianiste polonais Rafal Blechacz sur son site officiel : www.blechacz.net. Sortie annoncée : le 24 février 2017.

CD, critique. MOZART – SCHUMANN : Fantaisies – Piotr Anderszewski, piano (1 cd WARNER classics)



CD, critique. MOZART – SCHUMANN : Fantaisies – Piotr Anderszewski, piano (1 cd WARNER classics). Dès le début de ce récital enchanteur, aux teintes rêveuses et suggestives, c'est la capacité au songe et aux replis d'une pudeur active qui s'impose à l'écoute. Rassemblant en réalité 3 sessions d'enregistrements réalisés à 3 époques différentes (2003, MOZART) / SCHUMANN : 2013 et 2016, respectivement Fantaisie puis Variations « fantômes »), le triptyque pianistique qui est découle, affirme une belle cohésion de ton. La richesse et presque l'urgence introspective du pianiste franco polonais **Piotr Anderszewski** passionne. D'abord, saluons la belle profondeur intérieure ouvrant à des gouffres et intervales interrogatifs (l'ombre parfois du désespoir) dans la première Fantaisie K475 de MOZART, d'une vérité dépouillée, dénudée, sans fard. Mais aussi, inscrites dans des éclairs et scintillements d'une gravité … schubertienne. La Sonate n°14 K457 et sa coupe frénétique, semble dans la succession d'un déterminisme volontaire, fluide, nerveux, d'une fébrilité tendre et électrique (Allegro) ; l'Adagio s'alanguit, nostalgique d'une candeur peut-être jamais réellement vécue, éprouvée, ce qui en rend l'énoncé émotionnellement plus délicat et trouble encore.
Le jeu filigrané, nuancé, d'une ineffable rêverie attendrie du pianiste polonais captive par sa qualité affectueuse, juste, sincère. Du grand art.

Mozart – SCHUMANN :

Fantaisies introspectives

La Fantaisie de Schumann, ample introspection autobiographique s'écoule en trois parties développées ; la plus bouleversante, et ultime, étant celle qui conclut le cycle, flot ininterrompu d'idées et de motifs naturellement jaillissants, dont le jeu de l'interprète doit rétablir la mystérieuse cohésion interne. ***La III, « langsam getragen… »*** dure plus de 11mn et exprime toute l'ivresse et la spontanéité lyrique d'un Schumann qui maîtrise ô combien la développement et l'architecture, malgré ce que l'on peut entendre et lire. Rien de « fou » ni d'échevelé », mais l'affirmation d'une pleine conscience, la souveraine maîtrise d'une pensée musicale mûre qui aspire à la sérénité intérieure. Le pianiste en capte les silences porteurs de sens, les échos et vibrations d'une grâce liquide, immatérielle, qui dévoile et traverse espace et temps, en une continuité psychique, productrice de sa propre unité, comme de son propre équilibre. L'onirisme d'un songe, la caresse d'un souvenir des plus chers, et les mieux conservés, comme le trésor intact dans le repli du secret le plus intime, y déploient leur juste chant de paix et en même temps de renoncement tel un adieu éternel. Allusif, et aussi ardent, progressivement, le jeu de l'interprète affirme une belle compréhension de ce qu'est l'hypersensibilité schumanienne, capable d'accents rageurs, et de nuances nées dans l'ombre, surgissant d'un au-delà de la conscience et de la mémoire. Difficile de résister à cette éloquence de la pudeur jamais feinte.



Le Thème et Variations WoO24 est totalement baigné en une tendresse des plus ardentes, volonté de réconciliation de directions multiples, éparses, simultanées. Anderszewski en exprime la candeur de

l’émission, l’écoute interne aussi, sachant creuser les résonances immédiates, le jeu des énoncés et des réponses. Plus évanescent que jamais, précisément dans les deux dernières Variations (IV, V), la digitalité passe et traverse le clavier avec une mobilité de rêve, incarnant mais tout en mouvement et fugacité, le profil à peine perceptible de ces Variations dites « fantômes ». Avec en prime, filigranant l’activité aérienne, murmurée, le chant du pianiste qui vit la musique de l’intérieure. Remarquable. CLIC de CLASSIQUENEWS de février et mars 2017. En bonus l’éditeur ajoute un dvd comportant un film réalisé par le pianiste lui-même dans sa ville natale, Varsovie. Prochaine lecture et critique du film, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

_____

CD, critique. MOZART – SCHUMANN : Fantaisies – Piotr Anderszewski, piano (1 cd + 1 dvd « film : Je m’appelle Varsovie », WARNER classics). Enregistrements réalisés en 2006 (Mozart) ; Schumann (2013, Fantaisie / 2016, Thème et Variations). CLIC de CLASSIQUENEWS de février et mars 2017.